

17
gazine
entifique
AUX
17
L'AFFAIRE BOLO EN ANGLETERRE. — LE MINISTÈRE KERENSKY CONSTITUE

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.522. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Jeudi
11
OCTOBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenbergs 6273 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
:: Télephone : Wagram 57.44 et 57.45 ::
Adressa télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. — Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

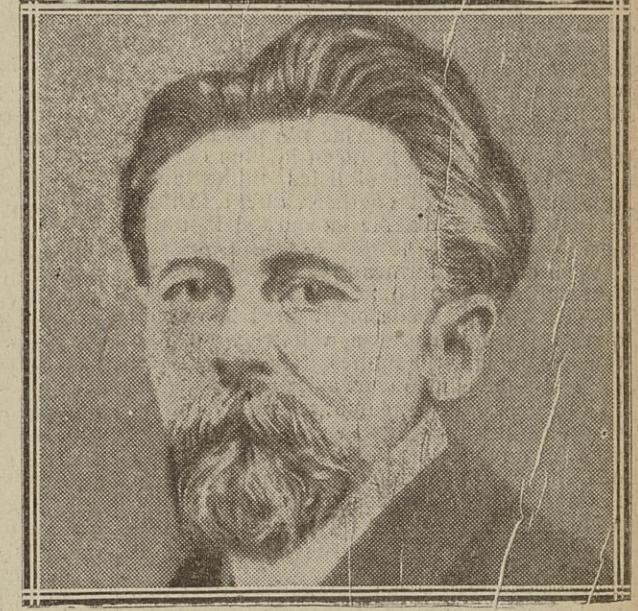
RÉVOLTES GRAVES DANS LA FLOTTE ALLEMANDE DES OFFICIERS ONT ÉTÉ JETÉS A LA MER. — DES MUTINS SONT CONDAMNÉS A MORT



HAASE, SOCIALISTE MINORITAIRE

« C'est malheureusement une triste vérité que la révolution russe a tourné aussi la tête de quelques hommes à bord de notre flotte et a développé chez eux des idées révolutionnaires, des plans révolutionnaires. Ces quelques individus tendaient à avoir sur tous les navires des hommes de confiance à eux, pour amener tous les équipages de la flotte à refuser l'obéissance et, éventuellement, en employant la force, à immobiliser la flotte et à nous contraindre ainsi à la paix. C'est un fait officiellement constaté que le principal agitateur a exposé ses plans ici, au Reichstag, dans la salle de réunion des socialistes indépendants aux députés Dittmann, Haase et Vogtherr ; il a reçu leur approbation. »

(Extrait du discours de l'amiral von Capelle.)



DAVID, SOCIALISTE MAJORITAIRE

« Le but du secrétaire d'Etat est clair ; il faut maintenant agiter le drap rouge afin de former le bloc. Je ne suis pas surpris d'entendre le chancelier dire qu'il met un certain parti hors la loi. Bismarck n'a pas eu de chance avec cette méthode ; la même chose vous arrivera, monsieur M. Chaëlis. »

(Déclarations du député Haase.)

« Le parti de la Patrie allemande est le vrai fauteur de la discorde en Allemagne. Le gouvernement doit agir dans le sens indiqué par la résolution de paix du Reichstag. Le peuple allemand ne veut pas plus être le vassal de l'étranger que de ses gouvernements à l'intérieur. »

(Déclarations du député David.)



VOGTHERR, SOCIALISTE MINORITAIRE

« Je reconnais, comme c'était mon droit et comme c'était celui de mon interlocuteur, avoir causé avec le matelot dont a parlé l'amiral von Capelle. »

« Le secrétaire d'Etat semble dire que nous aurions préparé un plan : c'est inexact. »

(Déclarations du député Vogtherr.)



EBERT, SOCIALISTE MAJORITAIRE

« Le parti socialiste majoritaire s'étonne de voir le chancelier et von Capelle porter de telles accusations. Le chancelier a pris ainsi les plus grandes responsabilités politiques vis-à-vis du parti socialiste. Le secrétaire d'Etat ne justifie pas son accusation. Nous considérons de notre devoir de combattre le gouvernement qui pratique une pareille politique. »

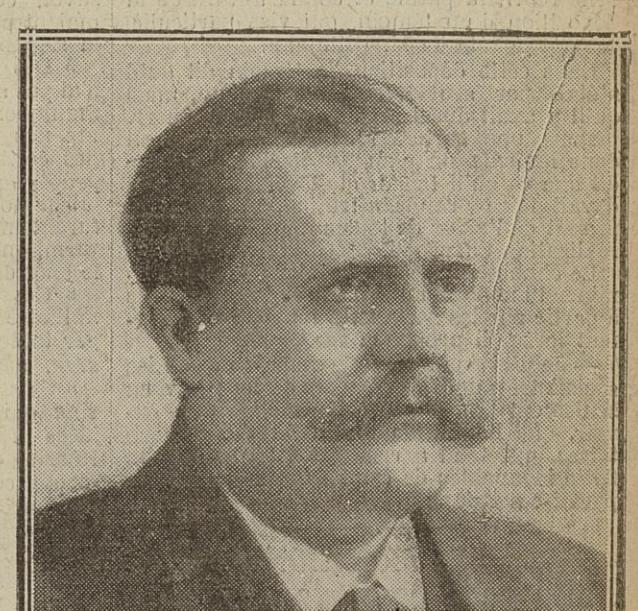
(Déclarations du député Ebert.)



DITTMANN, SOCIALISTE MINORITAIRE

« J'ai vu, moi aussi, comme mes collègues Haase et Vogtherr, non seulement un mais plusieurs marins et soldats. Je puis affirmer, toutefois, qu'il n'existe aucune corrélation entre ces entrevues et le plan dénoncé par M. von Capelle. »

(Déclarations du député Dittmann.)



NAUMANN, RADICAL

« Il est lamentable qu'on voie un gouvernement se faire une arme politique d'un événement isolé survenu dans la marine. Du moment où le procureur impérial n'est pas intervenu, c'est que les allégations de Capelle manquent de bases sérieuses. »

« Après la séance du 4 août 1914, c'est une impossibilité morale de mettre le parti socialiste hors de l'union nationale. »

(Déclarations du député Naumann.)

L'AMIRAL VON CAPELLE A ANNONCÉ CES RÉVOLTES AU REICHSTAG. — IL EN ACCUSE TROIS MINORITAIRES
Le secrétaire d'Etat de la Marine allemande, l'amiral von Capelle, a déclaré que des révoltes avaient éclaté dans la flotte et que les minoritaires Haase, Vogtherr et Dittmann avaient participé à ce mouvement. Les trois députés mis en cause protestèrent, les

socialistes majoritaires David et Ebert et le radical Naumann attaquaient le gouvernement. Les faits sont plus graves que ne l'a dit von Capelle. Nous pouvons affirmer que des équipages entiers sont entrés en rébellion et que des officiers ont été jetés à la mer.

AMIRAL VON CAPELLE

LES RÉVOLTES DANS LA MARINE ALLEMANDE

Le récit que le chancelier en a fait au Reichstag est au-dessous de la vérité. Il a dû cependant avouer que des idées révolutionnaires se sont insinuées et développées dans les équipages de la flotte.

ON SIGNALÉ ÉGALEMENT DES RÉBELLIONS DANS LA MARINE AUSTRO-HONGROISE

Au cours de la séance de mardi, au Reichstag, dont nous avons donné hier le compte rendu, l'amiral von Capelle, ministre de la Marine, a été amené à déclarer que la révolution russe avait eu des répercussions dans la marine allemande.

De ces déclarations, qui ont provoqué dans l'assemblée une vive émotion et des mouvements prolongés, il résulte qu'une grave révolte s'est produite dans la flotte.

Le ministre de la Marine n'a pas hésité à mettre en cause de la façon la plus catégorique les députés socialistes minoritaires Dittmann, Haase et Vogtherr, qu'il a formellement accusés d'avoir encouragé la mutinerie.

Voici en quels termes précis s'est exprimé l'amiral von Capelle :

— C'est malheureusement une triste vérité que la révolution russe a tourné aussi la tête de quelques hommes à bord de notre flotte et a développé chez eux des idées révolutionnaires, des plans révolutionnaires. Ces quelques individus tendaient à avoir sur tous les navires des hommes de confiance à eux, pour amener tous les équipages de la flotte à refuser l'obéissance et, éventuellement, en employant la force, à immobiliser la flotte et à nous contraindre ainsi à la paix.

— C'est un fait officiellement constaté que le principal agitateur a exposé ses plans,



AMIRAL VON SCHEER
commandant en chef de la flotte allemande

ici, au Reichstag, dans la salle de réunion des socialistes indépendants, aux députés Dittmann, Haase et Vogtherr ; il a reçu leur approbation.

Ces paroles étaient à peine prononcées qu'un grand tumulte eut lieu. Les députés et le centre se signalèrent par la violence de leurs invectives, tandis que les socialistes accusaient le ministre de chercher à les discrépier par ce « coup montré ».

Lorsque le calme se fut apparemment rétabli, von Capelle reprit :

— Les députés ont montré combien l'entreprise était risquée et ils ont recommandé une très grande prudence, mais ils ont promis leur appui complet et l'envoi de matériel pour permettre l'agitation conduisant à la révolte de la flotte.

MM. Haase, Vogtherr et Dittmann, socialistes minoritaires, prirent ensuite la parole pour démentir formellement les assertions du ministre de la Marine.

Ils ont déclaré notamment qu'ils avaient simplement enregistré les doléances des matelots au cours de diverses entrevues, mais « qu'il n'y avait aucune corrélation entre ces entrevues et le plan tel que l'amiral von Capelle l'avait présenté ».

En présence de ces dénégations, von Capelle reprit la parole et donna lecture de la déposition d'un témoin, qui vise particulièrement le rôle de M. Dittmann.

Dans cette déposition, le témoin dit qu'il n'était pas seul avec M. Dittmann, mais qu'il y avait aussi MM. Haase et Vogtherr.

Dans une sorte de conférence du parti dans laquelle un plan fut discuté, on lui a dit que ce qu'il faisait était défendu et qu'il devait faire grande attention, mais on lui promit de l'aider de toutes manières dans la réalisation du projet.

Le chancelier Michaelis intervint pour terminer l'incident, mais il fut vigoureusement pris à partie par les socialistes minoritaires, surtout lorsqu'il prononça ces paroles :

— Je n'ai pas dit que je voulais mettre les socialistes minoritaires hors la loi ; je veux seulement empêcher, comme c'est mon devoir, que l'agitation des socialistes minoritaires, qui tend à rendre les troupes de la flotte incapables de combattre, se poursuive parmi ces troupes.

LES PRÉCISIONS QUE NOUS POUVONS AJOUTER

Les actes de mutinerie qui se sont passés dans la flotte allemande furent en réalité beaucoup plus graves que les déclarations de l'amiral von Capelle, secrétaire d'Etat, ne le laissaient supposer. Si l'on veut se faire une idée de l'importance de cette rébellion, il faut se reporter aux tragiques événements qui déchireront la marine russe. « La Révolution russe a tourné la tête de quelques hommes à bord », a dit von Capelle ; c'est une part seulement de la vérité : car il ne s'agit pas de faits isolés, individuels, mais de révoltes — nous écrivons le mot à dessin — fomentées par des équipages entiers et sur plusieurs unités à la fois.

Les renseignements que nous possérons — puisés à des sources sûres — nous permettent d'être affirmatif sur ces deux points. Quelles furent exactement les causes de ces révoltes ? Nous pouvons les énumérer dans l'ordre suivant : 1^{re} inaction de la flotte, emballée dans la Baltique ; 2^{re} insuffisance et mauvaise qualité de la nourriture ; 3^{re} sévérité excessive des punitions ; 4^{re} influence

de la révolution russe dont les nouvelles furent apportées par les marins neutres ; 5^{re} action d'éléments avancés à l'intérieur. Voilà très exactement diverses causes ; nous maintenons les faits dans leur ordre chronologique.

Juillet. — De graves mutineries se déclarent sur un croiseur de bataille : les officiers sont menacés ; les marins refusent tout service. Le conseil de guerre prononce plusieurs condamnations à mort.

Août. — Révolte d'une extrême violence sur un cuirassé : le commandant et des officiers furent tués et jetés à la mer. Multiples condamnations aux travaux forcés.

Dans le même mois, sur un autre cuirassé, un groupe de marins, se plaignant de la mauvaise nourriture, pénètrent dans le carré des officiers, s'emparent des vivres se trouvant sur leur table et les lancent par-dessus bord.

Enfin, pour être complet, nous devons ajouter que les marins quittèrent les bâtiments sans permission et que des actes graves de sabotage furent commis sur le même bord.

Tels sont les symptômes graves de l'indiscipline dans la flotte allemande. Comme il fallait s'y attendre, la marine austro-hongroise imita son allié. Mais, en Autriche, la principale cause de la révolution fut la mauvaise qualité et l'insuffisance des vivres. Les matelots réclamèrent une amélioration de leur sort, les armes à la main. Les amiraux autrichiens demandèrent des punitions exemplaires ; mais l'empereur, plus conciliant que le kaiser, ordonna que satisfaction fut donnée aux équipages, quant à la nourriture. Cette mesure enraya le grave mouvement révolutionnaire.

Nous avons tendu à mettre sous les yeux des Français, assez séchement, les événements exacts qui se sont produits dans la flotte allemande. Il leur appartient de les étudier de près, et d'en tirer eux-mêmes tous les commentaires utiles.

L'INFLUENCE DE LA RÉVOLUTION RUSSE SUR L'ALLEMAGNE

La séance du Reichstag dont nous arrivent les derniers comptes rendus a été marquée, ainsi qu'en le dit d'autre part, par un incident capital.

Le sous-secrétaire d'Etat von Capelle a tout simplement dénoncé à la tribune le progrès fait par les idées révolutionnaires dans les milieux militaires et surtout dans la marine.

M. Rapp, commissaire général des armées russes en France, qui est en rapport constants aussi bien avec les troupes du front français qu'avec les officiers ou les soldats arrivés récemment du front russe, était désigné pour nous renseigner sur cette question intéressante.

Or, M. Rapp est en ce moment plus affirmatif :

— Ce qui arrive aujourd'hui, me dit-il, nous sommes quelques-uns, particulièrement renseignés, qui l'attendions depuis longtemps.

Il était impossible que la révolution russe, surtout à ses débuts, eût laissez indifférent le prolétariat allemand.

La preuve est facile à donner. Cherchez à quelle date remonte la première concession faite par le kaiser accordant le régime constitutionnel à la Prusse, et vous constatez que cette date coïncide exactement avec le moment le plus éclatant de notre révolution. Guillaume II, adroitement, a voulu parer le coup en prenant les devants, car les rapports qu'il recevait à ce moment sur le moral des troupes en contact avec les armées russes étaient inquiétants pour lui.

— Au cours de ces déplorables fraternisations de nos troupes avec les Allemands qu'on nous a reprochés avec raison, il faut savoir cependant que nos soldats n'acclamaient pas seulement la paix, mais surtout la République allemande.

Celui-ci traverse le chemin de fer d'Ypres à Staden et descend vers Poelcappelle, contourne le cimetière de Wallemolen, rejoint la crête de Passchendaele au sud de la ville, à Grun. On voit, par le tracé de ces positions, que nos vaillants alliés ont partout maintenu ou développé leurs avantages du premier jour.

Les contre-attaques lancées contre les deuxième et cinquième armées britanniques ont été cependant extrêmement violentes, et prouvent assez manifestement l'inquiétude que ressent le haut commandement allemand.

Ses communiqués ne se résignent encore qu'à demi à avouer l'échec subi. Il reconnaît enfin, de mauvaise grâce, que les contre-attaques de ses réserves n'ont « rencontré l'ennemi et limité son succès initial » qu'à 4.500 mètres en arrière des premières lignes, sur le secteur d'assaut français. Mais il omet d'annoncer les 2.000 prisonniers capturés par les Allemands.

— Des documents photographiques que je n'ai pas sous la main, mais que je vous communiquerai bientôt, le prouvent. Vous y verrez nos soldats présentant aux Allemands des écritures sur lesquelles on lit : *Vive le peuple allemand libre ! Plus d'empereur !*

— Je dois même constater que les résultats furent tels que l'autorité militaire dut en beaucoup d'endroits changer toutes ces troupes dont elle n'était plus sûre.

— Ce sont, nous dit-on aujourd'hui, les marins qui seraient le plus atteints par les idées républicaines. Remarquez que, en Russie également, c'est par les marins qu'on commence les mouvements révolutionnaires du côté de la mer Noire.

— Après avoir ainsi parlé, M. Rapp parcourt un journal qui relatait la séance du Reichstag, et soudain il s'écria :

— Je vois, parmi les députés incriminés d'avoir facilité la propagation des idées révolutionnaires, M. Haase. Je n'en attendais pas moins de Haase, que j'en connus jadis et avec qui j'ai soutenu la bonne cause dans différents congrès. Autant qu'on peut dire d'un Allemand que c'est un brave homme, Haase est un brave homme, un convaincu, et je suis certain qu'il fait réellement tout ce qui est en son pouvoir pour secouer l'odieux régime militariste en Allemagne.

— Je suis heureux de constater que ses efforts ont enfin obtenu un premier résultat, malgré l'épouvantail de cette fameuse discipline dont on nous rebat les oreilles.

— Elles s'en moquaient bien de la discipline, les troupes de Landsturm dont je vous parlaïs tout à l'heure, et, à leur tour, elles ont dû travailler leurs camarades, répandre leurs idées, nos idées.

Puis, souriant, M. Rapp conclut :

— Ces idées, rien ne peut les arrêter, et je souhaite que l'avenir échappe hier au secrétaire d'Etat marqué l'heure de l'événement fatal, inévitables : la fin de l'empire allemand. — J. C.

JAMAIS L'ALLEMAGNE NE RENDRA A LA FRANCE L'ALSACE NI LA LORRAINE

Telle est la déclaration qu'a faite le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères von Kuhlmann, aux applaudissements enthousiastes du Reichstag.

ZURICH, 10 octobre. — Après le discours de l'amiral von Capelle, M. von Kuhlmann, secrétaire des Affaires étrangères, prit la parole et traita tout d'abord des relations de l'Allemagne avec le Pérou et l'Uruguay. Il aborda ensuite la question des possibilités de paix et s'exprima ainsi :

— Actuellement, nous ne savons pas d'une manière certaine si nos ennemis répondront à la note pontificale. Mais, dès à présent, en nous basant sur les déclarations des hommes d'Etat plus ou moins responsables des pays ennemis et sur les commentaires quotidiennement publiés par la presse des pays de l'Entente, nous sommes en droit d'affirmer qu'il n'y a aucune probabilité que la réponse éventuelle de nos ennemis au document pontifical corresponde, en aucun point et à aucun degré, à la noble inspiration de Sa Sainteté.

— La question pour laquelle les peuples de l'Europe luttent et versent leur sang n'est pas, en première ligne, la question beige, mais c'est l'avenir de l'Alsace-Lorraine. D'après des informations dignes de foi, l'Angleterre s'est engagée diplomatiquement vis-à-vis de la France à prendre fait et cause politiquement et par les armes pour la restitution de l'Alsace-Lorraine, aussi longtemps que la France elle-même maintiendra cette exigence.

— Telle est la situation réelle. Il paraît donc indiqué de définir aussi la position de l'Allemagne dans cette question : *L'Allemagne peut-elle, en ce qui concerne l'Alsace-Lorraine, faire à la France des concessions quelles qu'elles soient ? Nous n'avons qu'une réponse à faire : Non, non, jamais !*

Une tempête d'applaudissements accueille cette déclaration. M. von Kuhlmann continue :

— Tant qu'un poing allemand pourra tenir un fusil, l'intégrité du territoire de l'empire, dont nous avons reçu le glorieux héritage de nos pères, ne pourra être l'objet de quelques pourparlers ou concessions que ce soit.

— *L'Alsace-Lorraine est le bouclier de l'Allemagne et le symbole de l'unité allemande.*

De vifs applaudissements ont salué ces dernières paroles. (Radio.)

Anglais et Français consolident leurs gains en Flandre

2.000 PRISONNIERS

L'offensive tactique déclenchée mardi matin sur le front Bixschoote-Zonnebeke par les troupes franco-anglaises avait dès les premières heures atteint la plupart des objectifs proposés. La nuit et la journée d'hier ont été employées à occuper et à organiser le terrain conquis, à développer en certains points le brillant succès de la veille et à repousser les contre-attaques lancées par l'ennemi.

Sur le secteur français d'attaque, les tentatives de réaction des Allemands ont été relativement faibles. A la gauche de la ligne, au sud de la rivière Cornebeke, notre infanterie a enlevé une deuxième position fortifiée qui résistait, la ferme Papegoet. De ce point notre nouveau front passe donc maintenant au sud de la forêt d'Houthulst, au nord des villages de Mangelaere et de Veldhoek. A l'est de ce dernier, elle se soude au nouveau front anglais.

Celui-ci traverse le chemin de fer d'Ypres à Staden et descend vers Poelcappelle, contourne le cimetière de Wallemolen, rejoint la crête de Passchendaele au sud de la ville, à Grun. On voit, par le tracé de ces positions, que nos vaillants alliés ont partout maintenu ou développé leurs avantages du premier jour.

Les contre-attaques lancées contre les deuxième et cinquième armées britanniques ont été cependant extrêmement violentes, et prouvent assez manifestement l'inquiétude que ressent le haut commandement allemand.

— Ces résultats furent tels que l'autorité militaire dut en beaucoup d'endroits changer toutes ces troupes dont elle n'était plus sûre.

— Ce sont, nous dit-on aujourd'hui, les marins qui seraient le plus atteints par les idées républicaines. Remarquez que, en Russie également, c'est par les marins qu'on commence les mouvements révolutionnaires du côté de la mer Noire.

— Après avoir ainsi parlé, M. Rapp parcourt un journal qui relatait la séance du Reichstag, et soudain il s'écria :

— Je vois, parmi les députés incriminés d'avoir facilité la propagation des idées révolutionnaires, M. Haase. Je n'en attendais pas moins de Haase, que j'en connus jadis et avec qui j'ai soutenu la bonne cause dans différents congrès. Autant qu'on peut dire d'un Allemand que c'est un brave homme, Haase est un brave homme, un convaincu, et je suis certain qu'il fait réellement tout ce qui est en son pouvoir pour secouer l'odieux régime militariste en Allemagne.

— Je suis heureux de constater que ses efforts ont enfin obtenu un premier résultat, malgré l'épouvantail de cette fameuse discipline dont on nous rebat les oreilles.

— Elles s'en moquaient bien de la discipline, les troupes de Landsturm dont je vous parlaïs tout à l'heure, et, à leur tour, elles ont dû travailler leurs camarades, répandre leurs idées, nos idées.

Puis, souriant, M. Rapp conclut :

— Ces idées, rien ne peut les arrêter, et je souhaite que l'avenir échappe hier au secrétaire d'Etat marqué l'heure de l'événement fatal, inévitables : la fin de l'empire allemand. — J. C.

Le CAIRE, 10 octobre. — La succession du khédive Hussein Kémil pacha a été déclarée

par son fils Hussein Kémil Eddine et sera dévolue au frère du khédive décédé, le prince Ahmed Fouad.

HUSSEIN KÉMIL PACHA AHMED FOUDÉ PACHA

L'AFFAIRE BOLD FAIT FAIRE DES DÉCOUVERTES A LA POLICE ANGLAISE

Nos alliés sont sur la trace d'agents qui, depuis le début de la guerre, cherchaient à saper les sentiments patriotiques du peuple anglais.

Nous avons publié, hier, en Dernière Heure un télégramme de Londres annonçant qu'une campagne de propagande pacifiste venait d'être découverte en Angleterre, campagne à laquelle aurait été mêlé Bolo pacha.

Le gouvernement portugais ayant décidé de conférer l'ordre de la Tour et de l'Epée à cette place forte, la remise solennelle de la décoration a eu lieu devant la citadelle ; des déclamations d'une division avec leurs drapeaux rendaient les honneurs.

Un déjeuner, qui a eu lieu ensuite dans

M. MACHADO, PRÉSIDENT DU PORTUGAL, DÉCORÉ LA V

5 HEURES
DU
MATINDERNIÈRE HEURE | 5 HEURES
DU
MATINCOMMENT VON CAPELLE
A ÉTÉ AMENÉ A AVOUER
LA RÉVOLTE DE LA FLOTTE

Le bon poète Jehan-Marie Tourterel avait dérobé un poulet entier à l'étagage d'un rôtisseur, ce qui vous explique qu'on le pendait, ce jour-là, dixième du mois de mai 1449.

Le même sort était réservé au prévôt Gouspil, convaincu de s'être parjuré dans l'exercice de ses fonctions judiciaires. Mais ce n'était pas pour ces messieurs que les dames et demoiselles de la ville et les commères des faubourgs étaient venues à Montfaucon. C'était parce que l'on pendait aussi une irascible lavandière qui, à coups de battoir, avait assommé sa rivale. Et, dans le royaume, on n'avait jamais pendu de femmes : on s'était, jusqu'alors, contenté de les noyer dans un fleuve plein d'eau.

Le bourreau commença par la mégère. Mais, quelle que fut la nouveauté du spectacle, on ne put s'empêcher de constater que cette exécution ne différait pas essentiellement de celle d'un chrétien ordinaire. Puis l'attention se porta sur les deux patients qui allaient, à leur tour, expier leurs forfaits.

Le prévôt faisait assez triste mine. Officier de police, il avait été dur aux pauvres gens : on ne le plaignit pas ; même les quolibets allèrent leur train ; on possédait, en effet, à l'époque, un choix varié de métaphores qui trouvaient, en pareil cas, leur emploi. Etre pendu — ou brûlé — c'était chevaucher l'arbre sec, être ravi à la terre ou bien encore voué aux oiseaux du ciel...

Le prévôt fut dépêché assez prestement dans l'autre monde.

Restait Jehan-Marie. C'était, dit la chronique, un très bel jeune fils d'environ vingt-quatre ans. Il avait un joli et mince visage encadré de boucles blondes, avec de grands yeux clairs, à la fois malicieux et réveurs. Son maintien était modeste. Il savait bien qu'ayant volé il méritait d'être pendu. Car c'était avec justice qu'on pendait les voleurs, de même qu'on plongeait les faux monnayeurs dans l'eau bouillante, qu'on coupait les lèvres aux blasphémateurs et que, par la ville, on faisait monter à rebours sur un âne, en tenant la bête par la queue, les femmes qui avaient battu leurs maris. Simon, il y aurait peut-être eu, ici-bas, trop d'épouses acariâtres et trop de gens enclins à ne respecter ni la majesté divine, ni la monnaie du roi, ni le bien d'autrui.

Mais Jehan pensait-il vraiment à tout cela ? Il s'avanza sur le terre-plein du gibet et demanda au sergent, avec beaucoup de politesse, la grâce de réciter un petit rondeau qu'il venait de composer en l'honneur de madame la Vierge, sous la sainte protection de laquelle il s'était toujours placé.

Puis, ayant édifié de la sorte nobles, clercs, bourgeois et vilains, il offrit son sol au bourreau, en se recommandant à la divine patronne qu'il allait connaître bientôt, dans tout l'appareil de sa gloire céleste.

A ce moment, il se fit un grand bruit parmi la foule, et l'exécuteur s'arrêta. La coutume voulait alors que, s'il se présentait une femme qui consentît à l'épouser, il condamné échappait au supplice. Et l'on amena à Jehan une pauvre fille qui s'offrait pour lui sauver la vie. Il la regarda, et méfiait, demanda qu'on la fit aller devant lui. Elle était boiteuse. Il dit simplement au bourreau :

— Attaque, mon ami.

Mais, de suite, une autre se proposa. L'ayant considérée, il risqua ce distique :

Lèvres serrées, nez pointu,

Je préfère être pendu.

Peut-être, aussi, se disait-il que c'étaient là de misérables créatures comme lui et que, le commerce des muses ne nourrissant pas son homme, il lui faudrait encore, pour se rassasier, voler des poulets rôtis et risquer à nouveau la potence.

Mais une voix juvénile s'éleva, tout près :

— Et moi, Jehan, veux-tu de moi ?

Celle qui parlait ainsi était une belle demoiselle rose et blonde, vêtue de brocart couleur de temps, semé de paillettes d'or. Elle était coiffée d'un chapeau de même étoffe. Au milieu des remous de ce peuple dont la masse ondulait comme les blés au vent, elle semblait une grande fleur miraculeuse du printemps...

Les poètes se meuvent volontiers dans un monde irréel, propice aux folles aventures, et Jehan ne savait trop s'il faisait un rêve — le dernier de sa vie périssable — ou bien s'il se trouvait éveillé, face à la réalité des choses. Cette hypothèse réservait la meilleure, à tout prendre, car les vivants enthousiastes de la foule montaient autour de lui...

Cependant, il hésitait à prononcer les paroles sacramentelles :

— Eh bien, Jehan, qu'attends-tu ?

Alors, il étendit les bras, et puis les lèvres aussi, comme pour un baiser, et il murmura, plût qu'il ne dit :

— Oui, sur ma foi et la damnation de mon âme, vous qui êtes belle comme la lumière de Dieu, je vous prends pour épouse...

Jacques CÉSARNE.

On exécute un espion
au polygone de Vincennes

Un espion a été passé par les armes, hier matin, au polygone de Vincennes. C'est le Brésilien Julio Sedano y Leguizano, âgé de 45 ans, convaincu d'intelligence avec l'ennemi et condamné à mort par le 3^e conseil de guerre, le 29 juin dernier.

Conduit de la prison de la Santé au fort de Vincennes, puis au polygone, en automobile, le condamné a été très ferme sur le lieu de son exécution. Il refusa de se laisser bâiller les yeux et il subit le feu du peloton d'exécution en embrassant un petit crucifix qu'il tenait dans la main gauche.

LE MINISTÈRE DE COALITION DE M. KERENSKY
EST DÉFINITIVEMENT CONSTITUÉ

Le nouveau cabinet comprend des membres du parti socialiste et du parti cadet.

CE sont les socialistes minoritaires qui ont demandé compte au gouvernement des dures sanctions qu'il a prises.

BALE, 10 octobre. — Le compte rendu détaillé de la séance du Reichstag d'hier montre que ce sont les socialistes minoritaires eux-mêmes qui, par une question au gouvernement, ont amené l'amiral von Capelle à parler des mutineries de la flotte.

M. Dittmann a reproché au gouvernement d'avoir fait distribuer plus de deux cents d'armes de travail, sans compter de nombreuses peines de mort.

M. Haase, dans sa réplique au chancelier, a fait savoir que les autorités n'avaient même pas prévenu les parents des marins condamnés ; c'est par des permissionnaires que les pères et les mères ont appris que leurs fils avaient été emprisonnés ou exécutés.

Il n'est pas sans intérêt non plus de relever encore que le député Naumann, ayant fait allusion à l'antagonisme existant entre l'amiral de Tirpitz et M. de Bethmann-Hollweg, les gauches ont applaudi longuement quand le nom de l'ancien chancelier a été prononcé.

Les socialistes réclament des preuves

ZURICH, 10 octobre. — Les représentants du parti majoritaire au Reichstag ont décidé d'adresser ensemble une demande au gouvernement pour obtenir communication des preuves authentiques appuyant l'accusation de l'amiral von Capelle contre Haase, Dittmann et Vogtherr. Les majoritaires ont refusé de prendre position dans cette affaire avant que ces preuves leur soient communiquées.

Un débat confus au Reichstag sur les buts de guerre

BALE, 10 octobre. — On mande de Berlin qu'un débat assez confus a eu lieu au Reichstag sur les buts de guerre.

Le comte Westarp, conservateur, s'est élevé longuement contre les idées de désarmement et d'arbitrage du comte Czernin et de certains partis allemands.

Faisant allusion aux déclarations de M. von Kuhlmann, relatives à l'Alsace-Lorraine, il a ajouté :

« Il n'y a pas d'Allemand qui songe à abandonner un peu de son territoire national. »

« Ce que le pape a dit sur l'indépendance de la Belgique est une pure utopie. »

« La possession des côtes de Flandres décidera de la question de savoir si ce sera l'Allemagne ou l'Angleterre qui sera vaincue. »

« Si un accord n'intervient pas rapidement, il y a lieu de croire que le gouvernement ne laissera pas pourrir ce grain dont l'Amérique et les Alliés ont un besoin urgent. »

PETROGRAD, 8 octobre (relatée en transmission). — Voici la liste officielle des membres du nouveau cabinet constitué par M. Kerensky, sur la base d'un accord entre les partis démocratiques et bourgeois. Les ministres socialistes sont :

M. Kerensky, président du Conseil et généralissime ;

M. Nikitine, ministre de l'Intérieur et des Postes et Télégraphes ;

M. Malinovitch, ministre de la Justice ; M. Prokopovitch, ministre du Ravitaillement ;

M. Aksentief, ministre de l'Agriculture ; M. Guezdef, ministre du Travail.

Les ministres non socialistes sont :

M. Terestchenko, ministre des Affaires étrangères ;

M. Konovalov, ministre du Commerce et de l'Industrie, chargé de la vice-présidence ;

M. Bernatzky, ministre des Finances ; M. Salazkine, ministre de l'Instruction publique ;

M. Karchef, ministre des Cultes ; M. Kischkine, ministre de l'Assistance publique ;

M. Smirnov, contrôleur d'Etat ; M. Tretiakov, président du Conseil économique ;

M. Liverovsky, ministre des Voies et Communications ;

Le général Verkhovsky, ministre de la Guerre ;

L'amiral Verderevsky, ministre de la Marine.

La formation du nouveau cabinet fait disparaître le Directoire.

Tous les nouveaux ministres sont des hommes politiques éminents de Moscou. M. Kischkine est un des chefs de l'alliance générale des villes et commissaire du gou-

vernement provisoire pour Moscou ; M. Smirnov est vice-président du comité central de l'industrie mobilisée ; M. Tretiakov est un grand industriel libéral qui, longtemps avant la révolution, a protesté contre le vieux régime ; M. Malinovitch est un avocat éminent.

On rapporte que l'Avant-Parlement ou conseil provisoire de la République ne commença à siéger officiellement que le 18 octobre, après avoir été complété par les délégués bourgeois non encore élus.

Les séances tenues jusqu'ici ne sont que des conférences.

Son ministère constitué, Kerensky retourne au grand quartier général

PETROGRAD, 9 octobre. — M. Kerensky, le général Verkhovsky et l'amiral Verderevsky sont partis à 2 heures de l'après-midi pour le grand quartier, où ils tiendront une série de délibérations, dont une avec les attachés militaires étrangers.

La première séance de l'Avant-Parlement fut agitée

PETROGRAD, 9 octobre. — Les journaux, ne paraissons pas le lundi, s'occupent seulement aujourd'hui de la première séance de l'Avant-Parlement, tenue dans la nuit de samedi à dimanche, et qui s'est terminée à six heures du matin.

Certains orateurs se laissèrent aller, ainsi qu'une certaine partie de l'assistance, à des débordements regrettables, au milieu du vacarme général dominé par les invectives, voire les injures. « La salle avait l'air d'un véritable asile de fous », rapporte un rédacteur rendant compte de la séance.

On cite un autre épisode presque aussi glorieux, dont fut le théâtre, à l'extrémité droite de l'attaque, le Daisy-Wood (bois des Marguerites). Ce bois sans bois, car était dépeuplé depuis des semaines par le feu des deux artilleries, forma un îlot redoutable au milieu de nos lignes ; le pire était qu'on ne savait pas d'où l'ennemi tirait sa force de résistance et par où il crachait sur nos hommes ce feu mortel de mitrailleuses. Enfin le mystère du bois des Marguerites fut révélé, on venait de découvrir bien camouflée une boîte à pilules. On appelle boîte à pilules les redoutes de béton armé de forme carrée dont l'ennemi fait maintenir un usage courant pour sa défense. Un de nos hommes, excellent mitrailleuse, fut délégué pour prendre la boîte à pilules à revers par des voies détournées ; il rampa dans la boue, emportant une mitrailleuse légère, et bientôt un feu nourri éclata dans le dos des Allemands ; l'homme tirait comme s'il eut été cent, des camarades, en rampant, venaient approvisionner la mitrailleuse de tambours ; beaucoup demeuraient en chemin, touchés par l'ennemi.

Les assiégeants n'étaient plus que douze. Le mitrailleuse blessé avait cessé de tirer, quand tout à coup la porte blindée de la boîte à pilules s'ouvrit avec fracas, et trente Allemands, se précipitant au dehors, levèrent les bras au ciel. Les douze cuilliers, restés trente, avec trois mitrailleuses.

Le mitrailleuse blessé avait cessé de tirer, quand tout à coup la porte blindée de la boîte à pilules s'ouvrit avec fracas, et trente Allemands, se précipitant au dehors, levèrent les bras au ciel. Les douze cuilliers, restés trente, avec trois mitrailleuses.

On cite un autre épisode presque aussi glorieux, dont fut le théâtre, à l'extrémité droite de l'attaque, le Daisy-Wood (bois des Marguerites). Ce bois sans bois, car était dépeuplé depuis des semaines par le feu des deux artilleries, forma un îlot redoutable au milieu de nos lignes ; le pire était qu'on ne savait pas d'où l'ennemi tirait sa force de résistance et par où il crachait sur nos hommes ce feu mortel de mitrailleuses. Enfin le mystère du bois des Marguerites fut révélé, on venait de découvrir bien camouflée une boîte à pilules. On appelle boîte à pilules les redoutes de béton armé de forme carrée dont l'ennemi fait maintenir un usage courant pour sa défense. Un de nos hommes, excellent mitrailleuse, fut délégué pour prendre la boîte à pilules à revers par des voies détournées ; il rampa dans la boue, emportant une mitrailleuse légère, et bientôt un feu nourri éclata dans le dos des Allemands ; l'homme tirait comme s'il eut été cent, des camarades, en rampant, venaient approvisionner la mitrailleuse de tambours ; beaucoup demeuraient en chemin, touchés par l'ennemi.

Les assiégeants n'étaient plus que douze.

Le mitrailleuse blessé avait cessé de tirer, quand tout à coup la porte blindée de la boîte à pilules s'ouvrit avec fracas, et trente Allemands, se précipitant au dehors, levèrent les bras au ciel. Les douze cuilliers, restés trente, avec trois mitrailleuses.

Le mitrailleuse blessé avait cessé de tirer, quand tout à coup la porte blindée de la boîte à pilules s'ouvrit avec fracas, et trente Allemands, se précipitant au dehors, levèrent les bras au ciel. Les douze cuilliers, restés trente, avec trois mitrailleuses.

Le mitrailleuse blessé avait cessé de tirer, quand tout à coup la porte blindée de la boîte à pilules s'ouvrit avec fracas, et trente Allemands, se précipitant au dehors, levèrent les bras au ciel. Les douze cuilliers, restés trente, avec trois mitrailleuses.

Le mitrailleuse blessé avait cessé de tirer, quand tout à coup la porte blindée de la boîte à pilules s'ouvrit avec fracas, et trente Allemands, se précipitant au dehors, levèrent les bras au ciel. Les douze cuilliers, restés trente, avec trois mitrailleuses.

Le mitrailleuse blessé avait cessé de tirer, quand tout à coup la porte blindée de la boîte à pilules s'ouvrit avec fracas, et trente Allemands, se précipitant au dehors, levèrent les bras au ciel. Les douze cuilliers, restés trente, avec trois mitrailleuses.

Le mitrailleuse blessé avait cessé de tirer, quand tout à coup la porte blindée de la boîte à pilules s'ouvrit avec fracas, et trente Allemands, se précipitant au dehors, levèrent les bras au ciel. Les douze cuilliers, restés trente, avec trois mitrailleuses.

Le mitrailleuse blessé avait cessé de tirer, quand tout à coup la porte blindée de la boîte à pilules s'ouvrit avec fracas, et trente Allemands, se précipitant au dehors, levèrent les bras au ciel. Les douze cuilliers, restés trente, avec trois mitrailleuses.

Le mitrailleuse blessé avait cessé de tirer, quand tout à coup la porte blindée de la boîte à pilules s'ouvrit avec fracas, et trente Allemands, se précipitant au dehors, levèrent les bras au ciel. Les douze cuilliers, restés trente, avec trois mitrailleuses.

Le mitrailleuse blessé avait cessé de tirer, quand tout à coup la porte blindée de la boîte à pilules s'ouvrit avec fracas, et trente Allemands, se précipitant au dehors, levèrent les bras au ciel. Les douze cuilliers, restés trente, avec trois mitrailleuses.

Le mitrailleuse blessé avait cessé de tirer, quand tout à coup la porte blindée de la boîte à pilules s'ouvrit avec fracas, et trente Allemands, se précipitant au dehors, levèrent les bras au ciel. Les douze cuilliers, restés trente, avec trois mitrailleuses.

Le mitrailleuse blessé avait cessé de tirer, quand tout à coup la porte blindée de la bo

LES COURS

— La maison royale de Belgique a célébré hier le dixième anniversaire de la naissance de S. A. R. le comte de Flandres, fils de LL. MM. le roi Albert et la reine Elisabeth.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Walter Hines Pages, ambassadeur des Etats-Unis en Angleterre, recevra le titre de citoyen de la ville d'Edimbourg, le 2 novembre.

— S. Exc. le comte Granville, le nouveau ministre d'Angleterre en Grèce, vient d'arriver à Athènes avec lady Granville.

— M. Pedro de Toledo, ministre du Brésil à Madrid, vient d'arriver à Biarritz.

Le conseiller de l'ambassade des Etats-Unis à Paris et Mrs R. Wood Bliss y sont depuis quelques jours.

CERCLES

— Un dîner, présidé par l'amiral sir John Jellicoe, a été donné au *Savage Club* de Londres, en l'honneur du lord maire.

CITATIONS

— Mrs Edith Wharton, la romancière bien connue, dont l'activité bienfaisante est vouée aux œuvres de guerre, a été citée par le général Pershing. Cette citation ne comporte aucune décoration, mais signifie que :

— Mrs Wharton s'est acquise la reconnaissance du peuple qu'elle a secouru, en même temps qu'elle a donné aux Américains un gage de fierté pour l'œuvre accomplie par une de leurs compatriotes.

NAISSANCES

— Mme L. H. Daendts, née Van Ryck, a mis au monde un fils.

— Mme de Saint-Fulgent est mère d'un fils appelé Guy.

MARIAGES

— En l'église Saint-Pierre du Gros-Caillou vient d'être bénie le mariage du capitaine commandant Jules Baës, du 1^{er} régiment des guides belges, avec Mme Olga Ormsby, fille de Mme Ella Hoffmann.

Les témoins de la mariée étaient : la marquise de Talleyrand-Périgord et le commandant Mahan, attaché militaire à l'ambassade des Etats-Unis ; ceux du marié : le lieutenant-général Méliès et le colonel de Melotte, du 1^{er} régiment.

Remarqué à la réunion intime qui suivit la cérémonie : baron de Gaiffier d'Hestroy, ministre de Belgique ; comte et comtesse de Solms, comte et comtesse d'Oultremont, comte et comtesse de Wachtmeister, M. et Mme Baily de Jean, M. et Mme Van Bommel, comtesse de Coëtlogon, M. et Mme La Fonty, Mme Benet, comtesse de San Gallo, Mme Sprague, M. et Mme de Loopuyt, MM. Holman-Black, Daniel Berthelot, colonel de Schietek, colonel de Lophem, colonel Fourcault, etc., etc.

— On annonce le prochain mariage de Mlle Colette Adam, fille de M. Félix Adam, maire de Boulogne-sur-Mer, et de Mme, née Pavie, avec le baron Jean de La Bouillerie, sous-lieutenant au 64^e régiment d'infanterie, décoré de la croix de guerre, fils du baron G. de La Bouillerie et de la baronne, née Adam.

— Dans l'instinct a été célébré, ces jours derniers, le mariage du vicomte de Lapré, attaché à la mission américaine, avec Mlle Simone Michaux, fille de M. Michaux, conseiller d'Etat.

La bénédiction nuptiale a été donnée par le R. P. Janvier.

Les témoins du marié étaient : M. Pierre de Fouquières, sous-chef du Protocole, et M. Mahot de La Quérantonnaise, notaire ; ceux de la mariée : le général de division Pistor et M. Viriot.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

— Du vicomte Edward d'Hendecourt, décoré de la croix de guerre avec deux citations, tombé glorieusement près de Verdun, à l'âge de trente-six ans ;

— De M. Victor Moine, directeur de la maison départementale de Nanterre, décédé hier matin. Il avait été chef de cabinet de M. Lautren, ancien préfet de police ;

— De la comtesse de Benazé, née de Beaufieu, qui a succombé, à Rennes, âgée de soixante-cinq ans ;

— Du général Papa, de l'armée italienne, qui défendit vaillamment Pasubio, tué sur le plateau de Bainsizza ;

— De l'Hon. Alexandre Bruce, fils du feu comte d'Elgin, tué accidentellement en Afrique, âgé de trente-trois ans.

BIENFAISANCE

— Lady Arthur Paget et Mrs W. B. Leeds sont arrivées à Paris hier et y séjournent quelques semaines. Lady Paget, qui s'occupera des aveugles, a informé le président du Comité des aveugles de la guerre que la princesse de Monaco et Mrs Leeds ont assuré chacune le sort d'un de ces glorieux mutilés pendant leur existence entière.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

FORCE

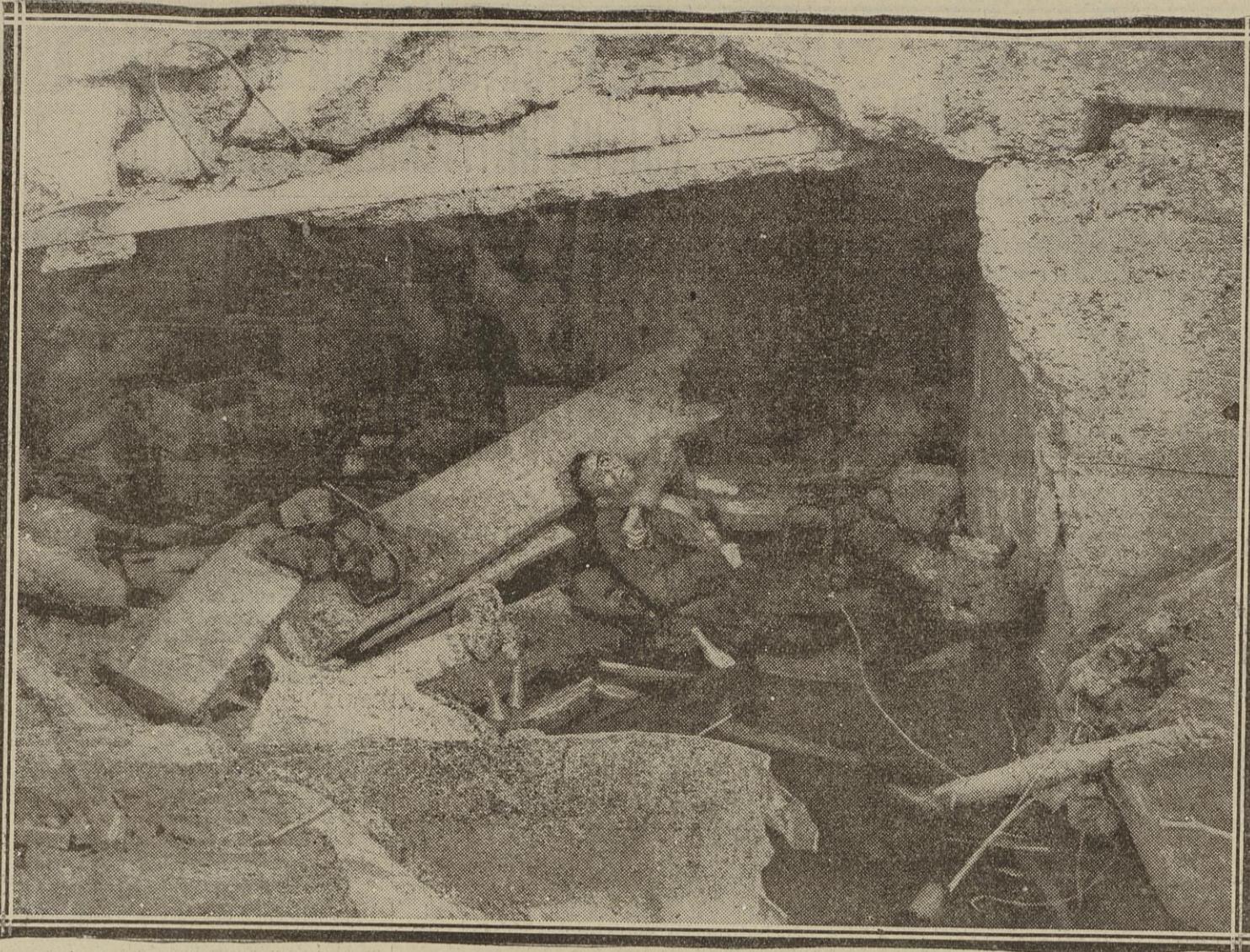
SANTÉ

rapidement

obtenues

par l'emploi du **VIN DE VIAL**
Son heureuse composition
Quina, Viande
Lacto-Phosphate de Chaux
en fait le plus puissant
des fortifiants.
Convient aux Convalescents, Vieillards,
Femmes, Enfants et toutes personnes
débiles et délicates.
DANS TOUTES PHARMACIES

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

EXCELSIOR
LES EFFETS DE L'ARTILLERIE ANGLAISE DANS LES FLANDRES

UN ABRI ALLEMAND DE MITRAILLEUSES DÉTRUIT PAR LES CANONS BRITANNIQUES

C'est après de violentes et minutieuses préparations d'artillerie que l'infanterie britannique s'élance à l'est d'Ypres. Rien ne résiste à un tel bombardement. Voici un nid de mitrailleuses allemandes détruit à Tower-Hamlets par les canons de nos alliés.

BLOC-NOTES

Il fallait s'y attendre.

Quand, il y a trois jours, j'ai été invitée à « remplir » ma carte de pain, j'ai vu que l'autorité publique, après m'avoir demandé mon adresse, mon nom, ma profession, me demandait mon âge.

Cela, dirai-je, c'est la scie. Et il aurait été bien surprenant que l'Administration, ayant une consigne à m'infliger, un renseignement à me fournir ou à me demander, ne profitât point de cette nouvelle occasion de vouloir connaître depuis combien d'années je suis au monde.

C'est une question qu'on m'a posée, depuis trois ans, chaque fois que j'ai eu un train à prendre, pour lequel un sauf-conduit était nécessaire. On me l'avait posée également, à propos de mon carnet de sucre, et je me souviens qu'avant la guerre, ayant à comparaître en justice pour un témoignage, je dus, avant de lever la main et de prononcer : « Je le jure ! » dire aux juges quel âge j'avais.

Il convient même de rendre aux juges cette justice : ce n'est qu'après nous avoir demandé quel âge nous avons qu'ils nous invitent à « jurer de dire toute la vérité », ce qui indiquerait que jusqu'à ce moment-là ils ne s'attendent pas à ce que nous la disions tout entière, et, d'avance, nous en excusent. J'ai, de même, rencontré dans des commissariats où j'allais chercher mon sauf-conduit des secrétaires fort accommodants qui ne demandaient qu'à rédiger un signalement agréable et laissaient entendre, parfois, qu'on ne méritait pas l'âge qu'on s'était donné... Je me rappelle la façon déférante dont l'un d'eux demandait à jour à une assez jolie jeune femme qui comparaissait devant lui : « Teint clair ou teint mat ? » Il lui laissait le choix. La jeune femme se mit à rire et dit : « J'aime autant teint mat... »

Il est probable que cette dame n'inscrira sur sa carte de pain que l'âge qu'il lui plaît d'avoir. Tout au plus, si elle est très honnête, ajoutera-t-elle à l'âge de sa femme de chambre le nombre d'années qu'elle aura retranché du sien, afin qu'au total l'Administration n'perde rien.

Sérieusement, qu'est-ce que tout cela signifie ? La carte me dit que j'ai droit à une certaine quantité de pain si j'ai moins de six ans ; et une quantité plus forte si j'ai plus de six ans. Et M. Lebureau ajoute : « Quel est votre âge ? »

— Eh ! mon bon monsieur, j'ai plus de six ans, voilà tout. Le reste ne vous regarde pas. C'est la réponse qu'a rédigée une de mes amies. Il est inutile de dire qu'on l'a obligée à refaire sa carte.

SONIA.

L'insoluble problème

Evidemment, on ne saura jamais si les canonnades influent ou non sur la pluie. Bien que la météorologie soit une science d'observation, c'est-à-dire une science qui catalogue des faits, MM. les météorologues ne veulent pas tenir compte des faits qui se produisent depuis trois ans de guerre.

On se rappelle la bataille de Charleroi. Depuis le 4 août 1914, il n'avait pas plu à Paris. La bataille commença à cinq heures du matin. Ce jour-là même, il y eut sur Paris un orage terrible. D'autres orages éclatèrent dans toute la France.

Depuis lors, à chacune de nos offensives, il a plu ; mais les météorologues n'en ont cure :

— Simples coïncidences, disent-ils. Croyez-vous qu'une canonnade produise un ébranlement atmosphérique suffisant pour faire pleuvoir ?

Or, depuis un peu plus d'une semaine que les Anglais ont recommandé l'offensive en Flandre, il pleut à Paris.

La veille du jour où l'on apprit leur mou-

vement en avant, le ciel se mit à ouvrir ses cataractes. Un député, ancien polytechnicien, qui revient du front, dit dans la salle des Pas-Perdus :

— Il pleut, nous devons attaquer quelque part.

Ce n'était pas nous, c'étaient les Anglais. Hier, le temps devint meilleur. Jusqu'à la nuit ou presque, il fit beau. A peine si quelques gouttes tombèrent vers deux heures. Remarquant que depuis la veille nous prenions part à l'offensive de Flandre, un météorologue dissident écrivit sur son carnet :

— Offensive britannique : pluie, Offensive franco-britannique : douteux.

C'est le commencement d'une série d'observations dont il tirera les conclusions dans quelques siècles !

Curieux contre-coup

Les auteurs qui prétendent à l'immortalité peuvent toujours introduire des actualités dans leurs œuvres : il vient à la longue un moment où ces actualités sont de nouveau actualités.

C'est ce qui se passe pour Euripide.

Et cela arrive aussi pour une autre pièce où il est également question de Méniélas, la Dame Hélène, de Meilhac et Halévy, musicien d'Offenbach.

Aux plus récentes reprises de cette opérette célèbre, un certain couplet ne faisait aucun effet sur le public, bien qu'il eût produit un effet considérable sous l'Empire. C'est le couplet du grand prêtre Calchas annonçant qu'il vient de recevoir un oracle des dieux. Après un bruit de chaudron remué, il s'écrie :

Coup de tonnerre
Annonce à la terre
Un communiqué !

Seuls, les vieux messieurs souriaient en disant entre les dents :

— Ah ! oui, très drôle, un communiqué, c'était la communication officielle que le gouvernement faisait aux journaux et qu'ils étaient tenus d'insérer sans commentaire.

La masse des spectateurs restait parfaitement indifférente. Mais maintenant, grâce à la décision de M. Painlevé, on peut reprendre le couplet du grand prêtre Calchas annonçant qu'il vient de recevoir un oracle des dieux. Après un bruit de chaudron remué, il s'écrie :

— Un communiqué... Ah ! oui, comme dans l'affaire Bolo. C'est très ribolo !

LE PRESTIGE CRIMINEL

Comment se fait-il que le fait d'être impliqué dans un procès — qu'il soit de haute trahison ou plus modestement, d'assassiner — commence automatiquement au héros des débats un juge exceptionnel, et donne aux moindres faits et gestes dudit accusé un intérêt absolument irrésistible ? Devons-nous croire que le scandale auréole au lieu d'éclabousser ?

Il est manifeste que la disparition de Guyener — ce héros, l'une des plus sublimes gloires de la France — n'a pas dérayé la conversation plus que les agissements du député Turmel. On parle, il est vrai — et ce n'est que justice — d'élever un monument à « l'as des as ». Mais que de colonnes ont été déjà consacrées, ces jours-ci, par la presse tout entière, à l'aventurier Bolo pacha !

Jusqu'à une époque toute récente, M. Ferdinand Monier n'était que le premier président de la Cour d'appel, c'est-à-dire le second magistrat de la République — et les reporters le laissaient en paix. Mais qu'il soit soudain l'« ami du traître », cela change la face des choses du tout au tout. Et les journalistes de l'assassinat, et les photographes de s'embusquer aux alentours de son domicile... afin de livrer aux foules afflées d'imprévu et avides de nouvelles ce document saisissant : « La promenade matinale de M. le premier président. »

Tout ce qui touche aux causes célèbres passionne l'opinion et éveille la curiosité publique à un tel point qu'il est d'usage d'insérer, chaque jour, dans les grands journaux, le menu quotidien des inculpés illustres. Cette semaine, j'ai assisté à des controverses éloquentes sur le point de savoir si Bolo accepterait ou non d'absorber un peu de lait coupé

d'eau de Vichy. Et tout porte à croire que le public sera incessamment fixé sur ce que Jellico-Mercedes a coutume de prendre, à son réveil, en guise de petit déjeuner.

Cela ne se pratique ici, en dehors des grands crimes, que pour les rois. En effet, les souverains alliés, en séjour officiel à Paris, voient livrer à la presse le programme détaillé de chacun de leurs repas, comme de simples malfrats ! Ce qui n'empêche pas Bolo d'être un assez triste sire...

Ignore si MM. Silvain et Jaubert — dont la Comédie-Française vient de représenter une *Andromaque*, d'après Euripide — ont intégralement traduit le texte grec, et si la nourrice d'Hermione s'écrie, dans leur adaptation : « Ses serviteurs ont peine à l'empêcher de nouer à son cou le lacet fatal... » Si MM. Silvain et Jaubert ont retracé cette phrase, c'est assurément parce que le cœur de leurs amis a dû s'écrier : « Il faut couper cette réplique ! La salé verra là une allusion déplacée à l'énigme de Fresnes et à la mort d'Almeyda ! »

L'an 1917 a vu célébrer le centenaire de l'affaire Fualdès peu de temps avant celui de Mme de Staél. Mme Steinheil est devenue lady Abinger, pairesse d'Angleterre, l'Odéon, lorsqu'il leur a été donné, à Paris, de la *Reine des Poisons*. Et je ne suis pas bien sûre que l'immense célébration d'Oscar Wilde ne soit pas basée, beaucoup plus que sur le mérite de son œuvre, sur les honteux procès d'Old Bailey.

— SIMONE DE CAILLAVET.

— L'an 1917 a vu célébrer le centenaire de l'affaire Fualdès peu de temps avant celui de Mme de Staél. Mme Steinheil est devenue lady Abinger, pairesse d'Angleterre, l'Odéon, lorsqu'il leur a été donné, à Paris, de la *Reine des Poisons*. Et je ne suis pas bien sûre que l'immense célébration d'Oscar Wilde ne soit pas basée, beaucoup plus que sur le mérite de son œuvre, sur les honteux procès d'Old Bailey.

— SARAH-BERNHARDT, 8 h. 15. *Montmartre*.

— CLAUDETTE, 8 h. 15. *Chantecloa*.

— EDOUARD-VII, 8 h. 15. *Le Feu du voisin*.

— FÉLIX, 8 h. 15. *Saphir*.

— SCALA, 8 h. 15. *Occupé-foi d'Amélie*.

— BA-TA-CLAN, 8 h. 30. *La Revue avec Mistinguett et Chevalier*.

— TH. CAUMARTIN, 25, rue Caumartin. Ce soir, 8 h. 30. *Come along !* revue franco-américaine.

— NOUVEAU-CIRQUE, tous les soirs, sauf lundi, à 8 h. 30 ; matinées jeudis, samedis, dimanches et fêtes, à 2 h. *MUSIC-HALL*.

— OLYMPIA, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.